



Nombre de document(s) : **1**

Date de création : **11 novembre 2009**

Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Chevillard, son Cook fait rire.

Libération - 15 février 2001..... 2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales
sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*



Libération

LIVRES, jeudi, 15 février 2001, p. 1, 2, 3

Dans «les Absences du capitaine Cook», son dixième roman, Eric Chevillard se passe fort bien du capitaine Cook et d'intrigue romanesque. Son héros, familial et anonyme, atteint un état de grâce et de vacuité qui nous emplit tout entier.

Chevillard, son Cook fait rire.

HARANG Jean-Baptiste

Dijon, envoyé spécial

Nous sommes tous des autodidactes, tout ce que nous savons, nous l'avons appris nous-mêmes. Nous avons été plus ou moins aidés, forcés, c'est tout. Sans compter ce que nous n'avons étudié que d'un oeil pour détourner l'attention des éducateurs de ce qui nous intéresse vraiment et que le moindre apprentissage aurait dévoyé de sa pureté. Ni ces diplômes accumulés sur une étagère et qui ne laisseront pas d'autre trace qu'une rectangulaire absence de poussière le jour du déménagement dernier. Ce ne sont pas les études qui manquent dans la vie d'Eric Chevillard, l'étude de son père de notaire où il passa une enfance aimée, les études pour devenir professeur, abandonnées d'un coup la veille du concours du certificat d'aptitude, les études de journalisme, sanctionnées par un beau brevet de l'Ecole supérieure de Lille pour une profession à éviter de toute urgence en publiant son premier roman à 23 ans aux fidèles Editions de Minuit, Mourir m'enrhume (1987).

Parce que notre homme (vous verrez..) est né en 1964, il a donc déjà derrière lui une carrière complète de jeune écrivain, saluée par tous et enviée par certains, carrière fulgurante qui amorça pourtant dès son premier livre une imperceptible

inflexion vers celle d'un auteur qui a bien d'autres talents pour nous épater que celui de l'âge. Né en 1964, donc, à La Roche-sur-Yon, l'année même où Gaston Chaissac y mourut, dans le même hôpital, rendez-vous manqué probablement puisque l'un naît en juin en attendant que l'autre y meurt en novembre, mais tout de même. Eric Chevillard a peur des coïncidences, ces événements sans autre intérêt que leur simultanéité et pourtant capables de remettre en cause des certitudes aussi immarcescibles que l'inexistence de Dieu. C'est pour atténuer le vertige de la coïncidence que nous avons commencé par «autodidacte», pour qu'on puisse imaginer un passage de relais entre Chaissac, cordonnier devenu plasticien parce qu'il avait des chutes de cuir et connaissait André Lhote, et Chevillard, l'apprenti-tout, devenu écrivain parce qu'il savait lire. Pour justifier tout cela, Chevillard cite volontiers Chaissac et les livres qui portent ce nom sur leur dos président le rayon supérieur de sa bibliothèque dijonnaise. Chevillard préfère ne pas croire en Dieu. C'est plus simple.

Naître le 18 juin 1964, impasse de l'Epée, dans une ville qui s'est appelée Napoléon-Vendée au prétexte qu'un empereur y fit dessiner un plan fait au carré comme un lit de garnison, puis

Bourbon-Vendée pour cause de Restauration, voilà qui promet des romans, non? A 9 ans, Eric Chevillard écrit Révolte à Bucarest, l'histoire d'un orphelin adopté par un libraire (forcément): à la fin l'enfant s'en va, fort d'avoir grandi, il pleut, derrière sa vitrine on ne voit pas le libraire pleurer. C'est ce dont Chevillard se souvient, le manuscrit est disponible quelque part dans une boîte prête à déménager.

On a déjà cité la Vendée, Dijon, Lille, c'est une façon de voir la vie des gens, leur trace sur une carte du monde, ici de France, comme la traînée de bave de l'escargot sur le parapet, ou les feux des automobiles sur les Champs-Élysées lorsqu'on abuse du temps de pose pour la photo. Il faudrait ajouter Paris, Toulouse, Troyes, et cette amie de Saint-Etienne, toutes ces villes où la nuit tombe et qu'il fait assez noir et assez tard pour écrire des livres pendant que ceux qu'on aime dorment tout près. Ou qu'on est seul. Eric Chevillard vécut dans un sentiment de riposte une enfance heureuse, entre parents, frère et soeur. Aux livres lus il renvoyait des livres écrits: «Je lisais Michaux, Beckett, je me disais voilà ce qu'il faut écrire, et je l'écrivais, j'ai refait tout le parcours, écrit du Lamartine, du Rimbaud, le Cornet à dés de Max Jacob, indigne



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

d'eux, bien sûr. Mais écrire n'est pas refaire les livres qu'on a aimé, c'est trouver sa singularité dans la langue commune». Ecrire avec sa propre voix, il dit ne pas savoir comment ça commence, se souvient seulement que c'est en écrivant la nuit, donc, qu'il se mit à écrire seul, la main lâchée par les fantômes, cette Etude de babouche pour la mort de Sardanapale, l'exercice et le titre sont empruntés à Delacroix. Jérôme Lindon, qui reçut le manuscrit et l'apprécia, suggéra que ce jeune homme commence plutôt avec un roman puisque c'est ainsi qu'on entre dans la carrière. Chevillard mit un peu de sauce autour des phrases définitives qu'il avait présentées, aphorismes, évidences, tous ces mots qu'on a sur le cœur, pris au pied de la lettre, accouchés dans la violence de l'humour, dans la logique de la parturition, et le texte devint un roman publié (le titre et les babouches ont resservi dans le pénultième roman comme une part de l'OEuvre posthume de Thomas Pilaster, 1999). Depuis, bon an mal an, Eric Chevillard écrit des romans plus ou moins allégés de cette sauce romanesque, de toute dramaturgie dont on ferait la moindre trame, de toute trace psychologique, jusqu'à ce dernier les Absences du capitaine Cook, un roman sans histoire, sans le moindre héros, sans queue ni tête, sans corps ni âme, sans tambour ni trompette, même le capitaine Cook, comme l'indique le titre, n'y fait la moindre apparition. Pas le moindre coq, pas l'ombre d'un âne, mais seulement les mouvements de pensée qui sautent de l'un à l'autre avec des agilités de cirque. Un roman sans rien, noirci de bout en bout avec des mots d'une logique implacable, d'une fantaisie indiscutable, assénée par

l'évidence, d'une intelligence contagieuse.

Non, il est injuste d'avoir écrit que le livre est sans corps ni âme, au contraire, il est à la fois le corps et l'âme de l'écriture, mais il les cache, il les évite, les contourne, il n'en propose que les digressions, c'est sa manoeuvre, sa stratégie d'évitement. Ici, l'écriture est comme la végétation dans un cimetière, reposante, fraîche, ombreuse, elle nous cache les tombes qui seraient trop tristes avec tous ces corps et ces âmes tombées. C'est en vain: lorsqu'on ferme le livre, sa vacuité nous occupe tout entier, nous savons très bien ce que nous venons de frôler, et, malgré les frondaisons, ce n'est pas un jardin que l'on quitte mais un cimetière courtois, de ceux qui font rire de chagrin. Un champ de cadavres, les gorges déployées entre le rire et le couteau.

Eric Chevillard n'aime pas les coïncidences, il n'aime pas se livrer, il ne ressemble même pas à ses photos mais à Jimmy Connors, l'oeil enfoncé, perçant, vif, mobile, l'arcade entêtée, la pommette haute, bien sûr que vous ne pouvez pas le savoir, il eut fallut illustrer cet article avec des photos de Jimmy Connors. Chevillard n'est même pas gaucher et il joue au tennis à la nuit tombante. Il ne conduit pas. Il a tant travaillé pour que ses livres ne soient pas des romans qu'à la toute fin il s'applique pour qu'ils en aient l'air, un titre d'Odyssée (James Cook), deux parties inégales, indifférentes, mitoyennes et consécutives, trente-trois chapitres (17+16) qualifiés par une proposition relative (Chapitre premier Qui ne s'embarrasse pas de détails, Chapitre deuxième Qui arrive à point nommé, Chapitre troisième Où le drame brutalement se noue..) et résumés en quelques lignes que

viendra contredire inmanquablement le chapitre lui-même, dites un nombre, douze? D'accord: «Chapitre douzième Qui réserve quelques surprises. Dont un véritable coup de théâtre. Emprisonné pour ses nombreux méfaits dans une étroite cellule percée d'une fenêtre unique solidement grillagée, notre homme n'y aura pas croupi longtemps, le soir même il s'en évadait: en construisant avec le sommier de fer de son lit une cage au centre de la pièce, dans laquelle il ne tient que recroquevillé, le menton sur les genoux», en fait le chapitre douze raconte le séjour d'Asia Lambre à l'hôpital, et la visite de son père, Victor, qu'elle ne reconnaît pas («De toute évidence sa barbe et ses moustaches sont fausses. Il porte une perruque et de grosses lunettes d'écaille aux verres neutres - précautions nécessaires: Victor est en effet activement recherché par la police qui le soupçonne d'être l'auteur d'un vol de postiches commis ce matin même dans un magasin de farces et attrapes de la ville»), dans la chambre voisine notre homme (le héros, si l'on peut dire, s'appelle «notre homme», vous avez vu), blessé, se débat entre la vie et la mort («vaine dispute, chacune restant butée sur ses positions, aucune conciliation possible, il préfère ne pas prendre parti et conserver envers l'une et l'autre un saine distance critique»), il se replie sur lui-même au point de devenir, non pas une cocotte en papier, mais une boule sans orifice où «la douleur curieusement persiste».

A votre place, on aurait plutôt choisi le chapitre dix. C'est vous qui voyez. D'abord parce qu'il suit le chapitre neuf (les chapitres sont dans l'ordre croissant des nombres entiers, à commencer par le chapitre un) où

dans un livre qui manque cruellement de destins on vous expédie le vôtre en exactement dix lignes marabout: «C'était un homme sans histoires, lui aussi non plus, né la tête d'abord, bordé dans un lit frais, frétilant petit écolier, lié fort à son grand-père, perdant lequel très malheureux, redoublant du coup sa septième, aimé de la voisine d'en bas, bassiste ou batteur des Rebelles, belligérant en Algérie, ridicule en frac de mariage, agent d'affaires, fertile papa de fillettes, éthylique hélas, aspirant force cigarillos, hospitalisé d'urgence, enseveli trois jours plus tard, arrête-toi passant et prie.» Privée ainsi de son contexte, la biographie peut paraître cavalière, vous l'y verriez: c'est pire. Ensuite parce qu'il est suivi par le onzième chapitre qui s'ouvre sur une des plus belles pages du livre, dite «de la petite feuille ovale et légèrement convexe du buis» (on peut la lire au téléphone pour se faire des amis). Enfin parce qu'il (le chapitre dix) contient la coïncidence promise, celle qui fait douter de l'inexistence de Dieu.

Nous étions donc dans un restaurant de Dijon, ouvert (si l'on peut dire puisqu'il n'est percé d'aucune fenêtre) dans une ancienne crypte, lorsqu'on avoua à Chevillard notre penchant

pour ce dixième chapitre: l'infirmité de notre homme, la main happée par un dictionnaire, notre homme sous la pluie, l'ennui qui s'installe chez notre homme (la place sans gêne que prennent ses effets dans l'armoire), la situation alphabétique de la forficule dans le dictionnaire, l'arrivée de l'automne et la tentative d'escamotage du lecteur, sans compter le risque qu'il court, le lecteur, d'emplafonner notre homme, encore qu'emplafonner n'est pas un mot à prononcer impunément devant Chevillard (Au plafond, Minuit, 1997). Et surtout ce passage, page 70, dit «de l'énergie des inactifs réguliers» (on n'en dira rien, ces trésors ne s'accourcissent pas, mais, bien sûr, on peut le lire au téléphone pour consolider une amitié), et d'ajouter:

-Et puis j'aime bien que ce personnage secondaire s'appelle Sylvain Honhon, c'est un hommage?

Chevillard: Vous connaissez Honhon?

Libération: J'imagine que c'est un clin d'oeil à Echenoz, dans Nous trois, il parle des Transports Sylvain Honhon.

Chevillard: Vous me faites marcher! Honhon, je l'ai lu sur la bâche d'un camion, l'an dernier, sur l'autoroute, je ne conduis pas, aussi, je prends des

notes, des noms propres pour mes romans, la plupart de mes personnages sont des transporteurs. Vous me faites peur.

Libération: Non, c'est certain, déjà à l'époque, on n'avait pas cru Echenoz qu'il puisse exister un Sylvain Honhon. Lui aussi prétendait l'avoir lu sur le dos d'un camion, on avait même recherché ses coordonnées (8 rue Edouard Branly, Lagny, Seine-et-Marne, 01 64 30 56 07).

Chevillard: J'ai le livre à la maison, allons-y. Vous croyez en Dieu?

C'est ainsi que privés de dessert on a dû monter quatre à quatre les trois étages d'un immeuble plein de médecins du centre-ville de Dijon, retourner chez Eric Chevillard et relire dans Nous trois page 103 (Minuit, 1992): «Ne se rappelle qu'alors son autoradio laissé dans la voiture et se retourne vivement mais le coupé jaune, au loin, d'abord masqué par un très gros fourgon, transports Sylvain Honhon Lagny (S&M), a maintenant disparu», et page 70 de les Absences du capitaine Cook «Le relecteur aura reconnu Sylvain Honhon.» Dieu est dans les détails.

© 2001 SA Libération ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI- news-20010215-LI-0000 - Date d'émission : 2009-11-11

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)